

Fernand Debreyne

Chronique de
ma guerre cachée
1941-1944

Préface de Francis Balace

Racine

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2012
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2012, 6852. 53
Dépôt légal : décembre 2012
ISBN 978-2-87386-807-9

Imprimé en Belgique

PRÉFACE

Ceci est un livre de bonne foi. On peut croire qu'à la lumière du passé de l'auteur cela va sans dire, mais il est important de le préciser. Plus les sombres années de la Seconde Guerre s'éloignent peu à peu de nous au fil de l'inexorable disparition physique de ceux qui les ont connues, plus les vitrines des librairies sont envahies par une abondante littérature aux prétentions historiques, se présentant comme des « mémoires » ou des « souvenirs vécus ». Nous n'aurons pas la cruauté de rappeler par leur nom certaines baudruches qui, en se dégonflant soudain, permettent, à ceux qui ne veulent pas garder présent à l'esprit le passé, de jeter tantôt le doute, tantôt l'opprobre sur ce que furent et le bilan positif de la vraie résistance, et les tragédies personnelles vécues par ceux qui eurent à subir la longue nuit de l'Occupation.

La *Chronique de ma guerre cachée* de Fernand Debreyne échappe à tous les pièges du genre mémoriel : pas d'autosatisfaction, pas de grandiloquence héroïsante, pas de manichéisme à trop bon compte, mais un livre aux accents poignants de vérité. Quand l'auteur a eu peur – et qui, dans le cocon frileux de son confort, oserait l'en blâmer ? –, non seulement il l'avoue hautement mais il analyse les ressorts et les méandres de l'angoisse qu'il ressent. Il décrit aussi, en termes pudiques, l'extraordinaire solidarité fraternelle se tissant entre combattants de l'ombre, qui va de pair avec les petits et grands mensonges quotidiens et le douloureux éloignement que la lutte clandestine impose vis-à-vis des parents, des proches, des déceptions, de l'incompréhension, de la joie de se sentir enfin approuvé.

Fernand Debreyne nous offre des récits révélateurs, des petites esquisses au crayon dur, du rejet global et instinctif des « valeurs » de l'ordre nazi par une population qui se raccroche, pour ne pas perdre le cap, à la boussole des souvenirs de 1914-1918, mais qui en même

temps subit l'Occupation passivement, dans l'attentisme, en refusant d'être associée à une quelconque forme de lutte, voire, dans certains cas, en se considérant comme « neutre » – et là, dans son récit, Fernand Debreyne abandonne toute bonhomie et témoigne d'une véhémence indignation devant le choix, fait par un Belge, sous prétexte qu'on est neutre, de livrer une fugitive à ses poursuivants. Comme feu Paul-Henri Spaak le notait ironiquement dès 1939, « 95 % des Belges voudraient bien casser la g... à Hitler ; mais 90 % ne tiennent pas à faire la guerre ; il est malaisé de concilier ces deux opinions ».

Le renseignement, forme de lutte adoptée, un peu par hasard, au retour de captivité de cet élève de 1^{re} année de l'ERM, s'inscrit cependant dans une forme de résistance devenue, tout comme la presse clandestine, quelque peu familière aux Belges parce que déjà pratiquée en 1914-1918. L'auteur a, comme tous les écoliers de sa génération, baigné, alors que les écoles se donnaient encore la noble tâche d'enseigner les vertus patriotiques, dans les récits hagiographiques consacrés à Gabrielle Petit ou Philippe Baucq. Remarquons ici, avec due révérence envers leur sacrifice, l'étrange paradoxe voulant que l'on honore beaucoup plus le nom d'un agent exécuté après « s'être fait prendre » que celui de son camarade, plus habile ou plus chanceux, qui a pu remplir ses missions sans être détecté. Dans une note de 1945 destinée aux membres d'un SR français, leur chef notait que les réseaux belges avaient généralement subi moins de « casses » que leurs homologues d'Outre-Quévrain parce que nombre de leurs dirigeants avaient fait l'expérience de la première Occupation. À lire certains épisodes narrés ici avec humour et indulgence, cette expérience faisait souvent défaut aux « colis humains » que les agents acheminaient tant bien que mal à travers les diverses lignes de démarcation françaises.

De « haut lieu » à Londres pouvaient venir aussi des demandes extravagantes : un agent, ayant sué sang et eau pour faire franchir les Pyrénées à un paquet de « documents fort importants », découvrira avec rage qu'il avait risqué sa vie pour une collection du *Moniteur belge* demandée par notre gouvernement pour couler ses arrêtés dans les formes !

Au début de l'Occupation, le renseignement s'impose à ceux qui « veulent faire quelque chose » tout de suite. Si des regroupements armés sont organisés dès 1940-1941, souvent avec des moyens dérisoires (l'anecdote du GP monté et démonté sans cesse sous les yeux

d'un sous-officier instructeur est révélatrice), c'est dans l'espoir d'agir *plus tard* en cas de retour offensif des Britanniques car il faudrait être inconscient pour envisager alors une lutte armée contre un adversaire qui, en six semaines, avait pulvérisé les forces de la Grande-Bretagne, de la France, des Pays-Bas et les 600 000 hommes que comptait l'Armée belge en mai 1940. Autre confirmation apportée par le livre : la meilleure règle de sécurité et de cloisonnement est de s'adresser dans la première phase – le recrutement – à un milieu restreint, aux bases éthiques supposées communes, et où « on se connaît l'un l'autre ». Nos propres recherches confirment que les noyaux d'officiers d'active et de réserve, d'élèves de l'ERM, d'une part, de partis minoritaires et de syndicalistes actifs, de l'autre, sont ceux qui ont le mieux résisté aux essais de pénétration d'agents ennemis car il est fort malaisé pour un profane de pénétrer dans des milieux où tout le monde se connaît et pratique les mêmes préférences et le même jargon professionnel. Ce n'est pas sans danger toutefois, le « sautage » d'une seule maille pouvant entraîner le rapide détricotage de l'ensemble si un système de « fusibles » et de « coupures » n'avait pas été prévu. Avec humour, l'auteur raconte comment il eut affaire à la police allemande pour avoir, dans une circulaire innocente n'ayant rien à voir avec la résistance et envoyée aux membres de sa promotion, utilisé l'expression « manches à balles », comprise par les policiers ennemis comme une allusion à Dieu sait quelle arme terrifiante...

Le renseignement, tout le monde veut en faire, mais bientôt ce ne sera plus n'importe qui. Les bavards impénitents, les mythomanes ne cessant de se vanter de contacts avec l'*Intelligence Service*, les brouillons, les incompetents, les collectionneurs de ragots seront peu à peu éliminés et les généreux efforts des pionniers de 1940-1941 canalisés par les grands réseaux pyramidaux, hiérarchisés, cloisonnés qui ont nom : Clarence, Luc-Marc, Zéro, Tégale, Beaver-Beoton, Bayard et combien d'autres. Car ce n'est pas tout de *savoir*, encore faut-il *faire savoir*. Les premiers émissaires partis vers Londres mettront environ un an à atteindre la capitale du monde libre ; il faudra approximativement le même délai pour que les premiers « cristaux » permettant d'émettre avec un radius suffisant arrivent en Belgique occupée... Car tant les embryons de *stay-behind* mis sur pied en 1939-1940 par l'officier SCI militaire belge que par les Britanniques (Clarence de Walthère Dewé) avaient été munis d'émetteurs permettant d'atteindre des GQG que, dans la conviction de « refaire

1914-1918 », on pensait devoir être en cas de guerre situés du côté de l'Yser et d'Ypres.

À l'heure actuelle, où le petit monde du renseignement ne jure plus que par la *Sigint*, les « satellites-espions » et les gadgets électroniques, les souvenirs de Fernand Debreyne nous démontrent que rien ne remplacera jamais la *Humint*, la patiente et très risquée collection, au péril de la vie, de milliers de petits fragments qui finiront par former une vaste et souvent exacte mosaïque. Les Britanniques parleront avec admiration de la *glass house*, de la « maison de verre » que la Belgique occupée était devenue pour eux grâce à l'action des divers services de renseignements belges. Le compliment est certes flatteur, mais il oublie un peu trop ceux qui, « sans espoir de duchés ni de dotations » comme l'écrivait Rostand, ont dû vivre et surtout agir dans un environnement qui pouvait soudain se révéler être, lui aussi, dangereusement transparent et fragile. Ce livre leur rend justice.

Francis Balace
Professeur ordinaire hre, Université de Liège

AVANT-PROPOS

Une victime à venger

Il y a quelque temps, j'ai fait relire mon manuscrit par un ami. Il m'a dit aimer mon texte et le souci de complète vérité dont il témoigne, mais il trouvait que, dans mon titre, il manquait un maître mot : désobéir.

– Tu devrais, me dit-il, y mettre quelque chose comme : « Il m'a fallu apprendre à désobéir... »

Car mon ami, avec raison, avait vu à travers les lignes de mon récit que, comme pas mal de jeunes gens de mon âge, j'avais été en sourde révolte à l'égard de ma famille et de certains usages en honneur dans mon milieu social. Et que, chez moi, cette démarche de libération avait pris une forme particulière, vu les circonstances de guerre : intimement outré qu'on pût rester passif sous l'Occupation, je suis sorti de la voie qu'on avait tracée pour moi. Je l'ai fait d'abord à pas de loup puis brutalement. Exact, en ce sens, j'ai dû désobéir : à mes parents, à des règles de bonne morale, à des autorités légales, aux lois de la guerre...

Mais, en plus, mon ami avait trouvé dans mon livre l'illustration d'une autre idée : que, pour un citoyen belge, continuer à faire la guerre aux Allemands après le 28 mai 1940, date de la capitulation voulue par le roi Léopold¹, ne pouvait se faire qu'au prix d'une sorte de désobéissance civique. Désobéissance qu'il approuvait d'ailleurs hautement, et qu'il me félicitait d'exalter.

On le voit, je n'ai pas suivi sa suggestion d'inclure le mot « désobéir » dans mon titre. Notamment parce que, chez moi, le frein qu'aurait pu constituer la position du roi Léopold n'a pas joué : pour me mettre à résister, je n'ai pas dû apprendre à lui désobéir ; le Roi m'apparaissait tout simplement – à tort peut-être, mais dans ma candeur j'avais ce fantasme – comme une victime à venger.

J'étais en tout cas dans ce sentiment à la mi-décembre 1940, quand j'ai été rapatrié d'Allemagne où j'avais croupi pendant quelques mois en tant que prisonnier de guerre. Prisonnier, je l'ai été car, bien avant de faire une guerre cachée, en civil dans des pays occupés, j'avais été impliqué dans la guerre en uniforme. Oh! sans éclat: élève de 1^{re} année de l'École militaire, versé avec quelques centaines d'autres élèves dans un Centre d'instruction qui n'a jamais fonctionné, j'avais été compris, le 28 mai 1940, sans avoir eu l'occasion de combattre, dans la capitulation de l'Armée belge et, à la suite de cela, expédié en Allemagne. C'est sans éclat et sans gloire non plus que j'ai cessé d'être prisonnier un peu plus de six mois après: je n'ai pas eu à courir les risques d'une évasion, j'ai été relâché tout bonnement par l'effet d'une mesure administrative générale concernant collectivement les élèves-officiers belges. Cette partie de la guerre, celle que j'ai subie passivement, en uniforme, n'est pas celle que je raconte.

Celle que je raconte, dans mon titre je l'appelle « ma guerre », pour bien signifier que je l'ai menée en étant mon maître et à ma manière. Cette guerre-là, personne ne m'a enjoint de me mettre à la faire, c'est seul qu'il m'a fallu décider de réagir de telle et telle façon – parfois bien, parfois maladroitement – aux multiples situations imprévues que j'ai dû affronter.

C'est cela d'ailleurs qui m'en fait souvenir encore avec ravissement, six ou sept décennies plus tard. Je souhaite à tous les jeunes – que dis-je, à tout le monde, jeunes comme moins jeunes – d'avoir une chance pareille à celle que j'ai eue: pouvoir jouir, pendant quelques années, d'une totale liberté. Et de cette chance d'être libre j'étais tout à fait conscient à l'époque.

L'enivrement d'une totale liberté d'action

D'aucuns trouveront cela incroyable: que j'aie pu m'enivrer de liberté en vivant dans des pays occupés par l'ennemi, à une époque où ses collaborateurs et les membres de formations militaires habillées de noir tenaient le haut du pavé, où Juifs et patriotes étaient traqués, où la presse et la radio nous débitaient quotidiennement des nouvelles désespérantes, où des millions de malheureux autour de nous, comme nous, ne mangeaient pas à leur faim, souffraient du froid, évitaient de se parler dans la rue de crainte de dire un mot compromettant, côtoyaient une foule d'informateurs, de gestapistes, de contrôleurs en civil, avaient autour d'eux une multitude d'affiches

tantôt vantant divers mérites de l'ordre nouveau tantôt, cela m'avait frappé, accusant Churchill, représenté en haut-de-forme au milieu de gras ploutocrates, d'affamer notre peuple.

Pourtant oui, je me suis senti vraiment libre à cette époque, où je me trouvais en quelque sorte en rupture de ban, habité par la fougue de l'hérésie, stimulé dans mon opposition en entendant un tas de gens, à la radio officielle et ailleurs, me dire ce que j'avais, prétendument, à croire et à faire. J'avais découvert le devoir de transgresser des règles au nom d'une nécessité supérieure. Je faisais d'abord ma guerre, la loi et la morale courante passaient au second plan.

L'ivresse de me trouver libre, je l'ai ressentie dès que j'ai été actif dans la résistance. Pour autant, je suis loin d'avoir largué en même temps toute considération morale faisant partie du lot d'interdits qui m'était propre. C'est avec répugnance que j'ai assisté à certaines choses, avec répugnance que j'en ai faites, mon récit en apportera des illustrations.

Au demeurant, quand j'en fais le bilan, mes trois années de guerre cachée ont été parfois éprouvantes, aussi intensément libre que je me fusse senti. De multiples fois, j'ai dû dominer ma peur et, dans cet ouvrage, j'ai choisi d'expliquer par le menu quels ont été dans ces circonstances mes calculs et mes réactions affectives, dans l'idée que leur connaissance pourra servir occasionnellement à d'autres que moi.

Il reste que le sentiment d'être libre a été chez moi dominant au cours de ces années. Il m'a fait prendre la vie du bon côté, en jouissant de l'incroyable chance qui m'a parfois tiré d'affaire...

J'ai aussi, en ce temps, beaucoup appris en regardant autour de moi et en écoutant. Le spectacle des turpitudes que je voyais commettre par nos ennemis comme par certains de nos compatriotes renforçait ma volonté de me battre pour y mettre fin, oui. Mais chaque jour aussi apportait le réconfort de voir des gens se comporter avec courage et dignité. Au point que souvent dans la vie depuis lors le souvenir des bonnes choses qui ont été faites et de ceux qui les ont faites m'a aidé à surmonter d'autres dégoûts.

Puisse mon récit amener du monde à partager mes vues et à garder foi dans l'homme, même s'il apparaît que de multiples motifs d'être dégoûté sont toujours là!

F. D.

I BRUXELLES, 1941

Si toute ma guerre avait consisté à faire le genre de choses que j'ai faites en 1941 – qui sont, je crois, honorables, sans plus –, il ne vaudrait évidemment pas la peine d'y consacrer un bouquin. J'ai fait mieux dans la suite, et si, dans ce chapitre, je traite de mes timides et tâtonnants débuts dans l'action clandestine, c'est principalement pour expliquer et comprendre pourquoi tant de mois se sont écoulés avant que j'aie pu m'engager à fond dans une activité efficace.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver déjà dans ce chapitre la relation d'aventures palpitantes. On y trouvera surtout une série d'images qui me restent de situations caractéristiques vécues à Bruxelles, en 1941, et le détail d'efforts dérisoires que j'ai faits, en toute ingénuité, en vue de prendre part à la lutte. En d'autres termes, soit dit de façon plus imagée : on verra dans ce chapitre dans quel bain j'ai été plongé à mon retour de captivité et à quoi je me suis agrippé pour tenter de gagner la rive, en pataugeant beaucoup...

Nous sommes en avril. Depuis mon retour d'Allemagne, où j'avais été, sept mois, prisonnier de guerre, j'habite chez mes parents. Je viens d'avoir eu 20 ans. Je ne dis pas « d'avoir fêté mes 20 ans », parce que, chez nous, on n'avait pas coutume de faire d'aucun anniversaire une fête. Au reste, les temps ne s'y prêtaient pas. Les gens manquaient de tout, et, singulièrement, de nourriture.

Une préoccupation dominante chez tout le monde : manger !

Parmi les personnes que je n'avais plus rencontrées depuis quelques mois, j'en retrouvais bon nombre qui avaient maigri. Les rations, allouées officiellement à chacun par un système de feuilles de timbres mensuelles, s'obtenaient à un prix acceptable, mais étaient

nettement insuffisantes au gré d'appétits normaux. Rares étaient toutefois les personnes qui ne disposaient d'aucun moyen de se procurer clandestinement l'un ou l'autre petit supplément. Mais ces suppléments, généralement, coûtaient très cher, et ne s'obtenaient pas sans fatigue.

Mon père, sans s'intéresser à des aliments superflus comme l'auraient été du café ou des douceurs, avait entrepris de procurer régulièrement au ménage, par des moyens divers, quelques suppléments essentiels. D'abord, il s'était fait membre de la « Ligue du coin de terre » et s'était mis à cultiver un bon are et demi de terrain vague, converti en potager, à un quart d'heure à pied de chez nous. Il ne savait pas encore, en avril, qu'on allait lui voler ses carottes – elles ont servi de suppléments à d'autres que lui – mais c'est courageusement qu'il bêchait, talutait, arrosait et binait ses carrés.

Ensuite, et surtout, il disposait d'une voiture et d'un *Schein* – autorisation de circuler, à montrer aux patrouilles de *Feldgendarmen*². Il devait ces privilèges au caractère itinérant de sa fonction au ministère de l'Intérieur, car il y était, depuis juin 1940, attaché à un service officiel d'identification des victimes de la guerre : il devait régulièrement se rendre dans des cimetières de localités où l'on s'était battu ou qui avaient été bombardées, pour assister à des exhumations, recueillir des preuves de l'identité des victimes, les faire enterrer de façon décente et permettre à leurs proches d'obtenir un acte de décès. Auxiliairement, grâce à cette voiture, il avait accès à des campagnes reculées où les prix pratiqués par les paysans étaient moins élevés qu'ailleurs. Il en ramenait périodiquement pour son ménage des denrées telles que du blé, caché sous le siège arrière, dans un long boudin de jute de quelque 10 cm de diamètre, ou encore bien en vue à côté de lui, un ou deux grands pains de paysan propres à faire fermer les yeux des *Feldgendarmen* et des contrôleurs du ravitaillement : la vue de ces rogatons, bien qu'il fût défendu d'en transporter, les poussait à manifester une certaine indulgence pour un type qui n'avait pas l'air d'un accapareur. Près du cric, ils pouvaient encore tomber sur un panier de tomates ou de pommes, sous lequel, en cherchant bien, ils auraient trouvé un papier gras contenant une demi-livre de beurre. L'ensemble, à l'arrivée, devait parfois être éventé un jour ou deux sur la terrasse de l'appartement : le cric était proche du bidon d'essence de réserve.

Car, privilège suprême, cette voiture avait l'autorisation de rouler non au gazogène (système monté sur certains véhicules, qui

produisait des gaz à partir de charbon incandescent) mais à l'essence.

En ce qui me concerne, je ne prenais pas grande part aux activités concernant le ravitaillement de la famille. J'avoue ne pas être doué pour l'agriculture. Il m'était arrivé d'aller bêcher le potager. Mon père avait vite jugé que j'étais un enfant des villes (lui, dans son enfance, avait vécu beaucoup plus près que moi du plat pays) et que je ne distinguais pas une mauvaise herbe d'une bonne : j'arrachais l'autre pour l'une. Aussi avait-il assez vite décidé que lui seul dans la maison aurait accès au potager. Oserais-je dire que je me suis facilement accommodé à cette solution ? J'ai beaucoup de qualités, mais on voit que je ne les ai pas toutes. Je crois d'ailleurs que ma mère (aussi une enfant des villes) n'a même jamais très bien su où ce fameux potager se situait exactement, alors qu'elle aussi avait beaucoup d'excellentes qualités... En tout cas, en ce qui me concerne, en avril 1941, mes domaines d'intérêt étaient ailleurs : dans le maintien de l'esprit de promotion de mes camarades de l'École militaire (c'était pour moi primordial) et, tout de même, dans les matières au programme des cours que je suivais.

J'avais en effet la chance, depuis près de 3 mois, d'avoir pu me remettre aux études. En janvier, l'Université libre de Bruxelles avait accepté mon inscription tardive à ses cours, vu que, jusqu'à mi-décembre précédente, j'avais été prisonnier de guerre en Allemagne. J'étais depuis lors étudiant de 1^{re} candidature en Sciences géologiques et géographiques.

Les uns aux études, les autres au Secours d'Hiver, ou parfois ailleurs...

Certains de mes compagnons de l'École militaire, revenus de captivité le même jour que moi, avaient pu eux aussi devenir étudiants, mais ce n'était pas le cas de tous. De l'État, nous touchions une demi-solde de sergent. À ceux d'entre nous qui n'avaient aucun autre soutien cela ne pouvait suffire à couvrir des frais d'inscription dans un établissement d'enseignement supérieur, de logement en pension ou de navette par chemin de fer auxquels ils auraient été exposés.

Aussi trouvait-on par exemple nombre de nos camarades de promotion employés comme responsables de soupes populaires du Secours d'Hiver³. Ils y avaient été affectés par l'OTAD (Office des Travaux de l'Armée démobilisée). Cette activité leur laissait pas mal

de loisirs, qu'une proportion élevée d'entre eux a, après fort peu de temps, consacrés à des activités patriotiques clandestines : il s'est fait qu'ils ont pu se recruter, d'un siège de soupes populaires à l'autre, entre anciens élèves de l'École militaire. Le chef d'un Service de renseignements qui avait commencé par en approcher un premier a ainsi été tout content de pouvoir pêcher dans un tel vivier.

Autre exemple d'affectations procurées par l'OTAD : trois ou quatre des membres de notre promotion se sont égarés dans des organismes, se livrant à des activités moins relativement neutres que la gestion de soupes populaires. Il s'est agi des Volontaires du Travail dont, au début au moins, la branche wallonne ne méritait d'autre reproche que celui de s'inspirer de façon un peu trop voyante d'un scoutisme revu à l'allemande ou à l'italienne, sans que son attachement à la Belgique ait pu être nié. Il n'en allait pas de même de la branche flamande, carrément engagée dans un flamingantisme militant, et d'où, même, un des élèves de ma promotion s'est extrait pour s'engager dans une unité partant pour le front de l'Est, d'où il n'est pas revenu.

Quant à ceux qui reprenaient des études, on en trouvait dans les diverses universités, à l'Institut Meurice-Chimie, à l'École centrale des Arts et Métiers, aux Commerciales et Consulaires à Anvers et dans d'autres établissements d'enseignement supérieur. Dans les premières semaines qui ont suivi notre retour de captivité, j'avais pu aider à la diffusion des programmes de tous ces établissements, en mettant à profit une précieuse liste de noms et d'adresses de mes camarades, que j'étais seul à posséder, gardée sur un support insolite.

Mes efforts en vue de garder solides nos liens de promotion

Car, pour que les liens entre mes camarades de promotion ne se distendent pas trop après leur élargissement, et me doutant que cela pourrait un jour être précieux, j'avais, en Allemagne, juste avant qu'on ne nous eût fait monter par groupes dans les wagons qui allaient nous ramener en Belgique, pris l'adresse de chacun d'eux. Il me restait pour ce faire un crayon à l'aniline qui avait échappé aux fouilles. Comme papier, je m'étais servi de trois feuillets de papier hygiénique qui me restaient du dernier stage qu'on m'avait fait faire dans une usine de Hambourg... Bien m'en avait pris : à l'arrivée à Anvers, les wagons, dûment déplombés, se sont vidés en un éclair, et

chacun, muni d'un *Entlassungsschein* – un «certificat de libération» – s'est hâté de trouver librement dans la gare le train qui lui convenait – un train civil, et de voyageurs cette fois. Jamais je n'aurais eu le loisir, à Anvers, de prendre en note les 70 et quelques adresses des gens de ma promotion, dont j'allais très vite me servir. Ainsi, dans les premiers jours de janvier 1941, ai-je été en mesure d'envoyer à chacun une circulaire dactylographiée contenant l'essentiel de ce que j'avais appris à l'OTAD de Bruxelles.

L'OTAD – Office des Travaux de l'Armée démobilisée – était un organisme où, du directeur général aux huissiers, tous étaient d'anciens militaires de carrière, travaillant bien entendu en civil et dépendant de l'État belge. Ces gens s'appelaient par leurs grades, mais il ne faudrait tout de même pas croire qu'ils étaient pour cela nécessairement tous prêts à entrer dans une lutte, clandestine ou non, contre l'occupant allemand. Moi-même, ainsi que quelques autres anciens élèves de l'École militaire qui habitaient Bruxelles, nous y avons été reçus par un officier supérieur que nous connaissions bien : il avait été, à l'École militaire, l'inspecteur des études de notre promotion.

En 1941, à ses visiteurs, il tenait parfois un drôle de langage. On colportait qu'il avait dit à certains d'entre eux : «L'Armée est au service de l'Ordre.» Personnellement, je ne lui ai pas entendu préférer cela, mais il est de fait que c'est précisément lui qui a encouragé certains des nôtres à s'engager dans les Volontaires du Travail. Apparemment, le relent d'ordre nouveau que dégageaient ces formations ne le dérangeait pas : on voyait, aux actualités Ufa⁴, ces volontaires, la bêche sur l'épaule, le chant martial à la bouche, faire du rang serré et se saluer mâlement, comme on doit le faire dans un pays bien ordonné (à l'italienne ou à l'allemande). Je dis : aux actualités, donc au cinéma, parce que jamais je n'ai vu un seul de ces volontaires en chair et en os se montrer dans nos rues. Il faut dire qu'ils n'étaient pas des plus nombreux.

Toujours est-il, pour en revenir à l'officier de l'OTAD, qu'à mes oreilles, son «au service de l'Ordre⁵» qu'il aurait proféré sonnait un peu comme «au service de l'Ordre nouveau», et que cela me rendait méfiant à son endroit. Faut-il le dire, je ne tenais pas «l'Ordre nouveau» pour une chose à laquelle je dusse mordre. Fondamentalement, je ne me souciais pas d'autre chose que de voir un jour abattue cette puissance allemande, responsable de l'agression délibérée que mon pays avait subie le 10 mai 1940 : je jugeais révoltant le fait qu'à l'aube

de ce jour-là, sans l'ombre d'une hésitation, tant de soldats et d'aviateurs allemands se soient rués sur des hommes paisibles, qui ne leur avaient strictement rien fait, et les aient arrosés de balles, de bombes et d'obus. Le phénomène qui m'avait révolté n'est sans doute pas à oublier ; il reste une illustration des monstruositées que certains propos de dirigeants peuvent engendrer dans la psychologie collective. Pour y mettre fin et retrouver la paix, il fallait faire la guerre, et la gagner. Évidemment, cette façon de voir les choses n'était pas celle des tenants de l'Ordre nouveau.

Au cours de l'entretien que j'avais eu avec l'officier de l'OTAD, étant sur mes gardes, je n'avais soufflé mot de ce que je pensais de nos vainqueurs. De cet entretien, j'avais retenu un élément d'information d'utilisation immédiate : le roi, avait-il dit, avait obtenu des autorités allemandes qu'elles libèrent les élèves-officiers prisonniers de guerre, afin qu'ils se remettent aux études et constituent les cadres d'une Belgique nouvelle. L'expression « Belgique nouvelle » rappelait à mes oreilles que le qualificatif qui accompagnait le mot « ordre » n'était pas pour déplaire aux instances dirigeantes de l'OTAD, mais il n'y avait pas à hésiter : l'OTAD nous offrait de faire des études en étant payés, l'occasion était à saisir.

Aussi, chez les adjoints de l'officier en question avais-je glané des adresses d'établissements pouvant dispenser ces études ainsi que d'organismes qui pouvaient employer dans l'immédiat ceux des rapatriés qui n'auraient pas eu les moyens de s'y faire inscrire. Ce sont ces adresses que je m'étais empressé de diffuser auprès de mes camarades, vu que beaucoup d'entre eux n'habitaient pas Bruxelles, et n'avaient donc pas, aussi vite que moi, reçu ces informations de l'OTAD.

Ma démarche a connu une suite amusante, beaucoup plus tard : quelques exemplaires restants de cette circulaire aux élèves de ma promotion ainsi que de quelques autres lettres collectives qui ont suivi ont été saisis en février 1942 par deux *Feldgendarmen* de la GFP (*Geheime Feldpolizei*) au cours d'une perquisition effectuée chez mes parents, chez qui j'étais domicilié et chez qui je logeais à l'époque, les week-ends. Ils en avaient saisi auparavant les exemplaires reçus par notre chef de promotion, Robert Pianet, arrêté en janvier 1942, et s'étaient inquiétés d'au moins une phrase qu'ils y avaient lue. J'avais, en effet, en toute innocence et en tout bien tout honneur, employé dans un de mes textes certains termes d'argot de l'École militaire, dont mes correspondants saisissaient bien entendu

d'emblée le sens, ce qui n'était pas le cas des *Feldgendarmen*. Voulant notamment donner les adresses d'établissements où les élèves studieux pouvaient s'adresser pour être informés des conditions de poursuite d'éventuelles études, j'avais fait précéder la liste d'un sous-titre de paragraphe, qui n'était pas : « Pour les élèves studieux », mais bien : « Pour les manches à balles, voici où s'adresser... » Je laisse deviner les significations que les policiers allemands avaient cru pouvoir donner à cette expression. Je me suis fait un plaisir de leur donner, rue Traversière, où ils m'avaient convoqué quelques jours après la perquisition, des explications enjouées concernant divers termes de l'argot de l'École militaire, qu'ils ont doctement actées dans un procès-verbal. Après quoi ils m'ont laissé partir. Le plus comique est que, dans la liste d'adresses en question, figurait en bonne place celle de l'officier de l'OTAD dont j'ai signalé plus haut les sympathies pour l'Ordre nouveau. Il a donc tenu à un cheveu que cet estimable monsieur, au même titre que quelques chefs d'établissements d'enseignement supérieur, n'ait pas, grâce à moi, reçu la visite musclée d'une escouade de *Feldgendarmen* en civil à la recherche de dépôts de manches à balles... Mais, sagement, mes interrogateurs ont ajouté foi à mes explications et, en 1942, on en resté là.

Revenons au début de l'année 1941. Sur la lancée de ma circulaire aux élèves de ma promotion, j'ai, dans les semaines qui ont suivi, organisé un premier banquet, pour eux, à Bruxelles. Banquet, c'est un grand mot pour désigner des épinards qui nous ont été servis dans une salle du sous-sol de l'Hôtel Continental, place de Brouckère. Mais nous nous y sommes bien retrouvés à vingt-cinq, sur les septante élèves que comptait notre promotion, et tombés d'accord pour qu'on fonde une Fraternelle et que j'en demande l'affiliation à la CoFag, rue de la Régence.

La CoFag – confédération de Fraternelles dont plusieurs étaient plus sérieuses que la nôtre mais dont toutes étaient parfaitement patriotiques – avait à nos yeux l'avantage de mettre gratuitement à notre disposition un grand bar où nous allions pouvoir nous réunir périodiquement, entre anciens élèves de l'École. Cela s'est effectivement fait, et je vais un peu m'étendre sur ce sujet parce que ces réunions périodiques m'ont permis de me faire quelques premières opinions sur les qualités requises d'agents secrets – au premier rang desquelles on trouve, précisément, on s'en doute, le secret...

Première vertu d'un agent secret: savoir se taire...

La totale discrétion touchant leurs activités n'était pas dans les habitudes de plusieurs des anciens élèves qui se réunissaient au bar de la CoFag. J'entends et je vois encore notre ami Roger Libion, assis sur une banquette contre le mur sud, prendre un air entendu pour signaler aux autres qu'il était au courant de choses que les autres ignoraient. J'entends et je revois encore aussi notre ami Raoul Vignoble, debout près de la banquette longeant le mur nord, dire, les yeux plissés, qu'il avait mal à la jambe gauche et ne pouvait s'asseoir, ayant dû traîner une valise d'armes. J'en entends et j'en vois encore un autre, dont je tairai le nom, car lui, il bluffait, qui se disait anglophile et prenait un air de mystère pour faire croire qu'il travaillait « pour l'IS ». Comme je lui demandais ce que signifiait cette abréviation, il a bien voulu me dire, avec condescendance, qu'il s'agissait de l'*Intelligence Service*. J'étais horrifié qu'on pût violer aussi inconsidérément la loi du silence. Je ne l'ai pas dit. Mais si même je l'avais dit, je ne crois pas que cela aurait pu amener ces camarades à changer de comportement.

À l'époque, je n'étais personnellement engagé dans aucun réseau clandestin. J'en cherchais un, où servir. Mais aussi désireux que j'étais de me rendre utile, jamais je n'aurais pu envisager de confier ce désir à des gens qui parlaient trop, fussent-ils des camarades avec qui j'avais partagé bien des épreuves depuis plus d'un an. J'en parle simplement pour témoigner du sentiment qui a été le mien et de l'attitude qui plus tard m'a été personnelle dans la clandestinité. Je crois encore maintenant que ce que mes camarades faisaient comportait déjà suffisamment de risques, pour eux et pour d'autres qu'eux-mêmes, pour qu'ils n'y ajoutent pas celui que leurs propos soient répétés.

Ce que je dis ici de leur imprudence – je le dis pour qu'on se garde de les imiter en cela – ne doit pas faire oublier le courage dont ils ont témoigné, car tous deux sont morts en héros.

Roger Libion, a été fusillé en 1942. La façon dont il a été pris n'a d'ailleurs pas du tout résulté de son défaut de discrétion: il avait échappé à l'arrestation. Il a alors fait une chose que jamais non plus je n'aurais faite, que je n'ai d'ailleurs pas faite, en 1943, quand je me suis trouvé dans une situation un peu semblable à la sienne. Il s'est volontairement constitué prisonnier, pour faire en sorte que ses parents, arrêtés en son absence, pussent être libérés comme étran-



Premier choc : ces badauds en petites bottes, ils étaient dans MA ville.
Coll. Ceges-Bruxelles, n° 5818



Mon camarade Jan Van Schuerbeek,
actif plus tard sous le nom de Joseph
(VN/7). Coll. Sécurité de l'État



Un genre de tram qui permettait quelques acrobaties. Coll. Musée du tram STIB



La petite Lili (photo prise en Angleterre, qu'elle ira rejoindre plus tard).
Coll. Sûreté de l'État

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Avant-Propos	9
Une victime à venger	9
L'enivrement d'une totale liberté d'action	10
I Bruxelles, 1941	13
Une préoccupation dominante chez tout le monde : manger!	13
Les uns aux études, les autres au Secours d'Hiver, ou parfois ailleurs...	15
Mes efforts en vue de garder solides nos liens de promotion	16
Première vertu d'un agent secret : savoir se taire...	20
Quant à l'esprit public...	21
Faire mieux que tous ces chefs indignes qu'on avait vus à l'œuvre	25
L'obéissance passive, définitivement rejetée	26
Combattre ? Mais comment ?	28
La piste de l'aumônier	30
Une autre piste : celle du Mammouth	32
Chic, s'initier à l'usage des armes!	33
Un art à cultiver : celui du fantassin	34
Premières arrestations de camarades	36
Je me coupe des chefs du Mammouth	38
Rien ne va plus...	39

II Le Service Luc	43
Whisky	43
En perspective : enfin faire quelque chose d'utile	45
Première leçon, en temps réel : comment semer un poursuivant	47
Rêverie sur la désobéissance	51
La succulente tante de Bob	52
Plutôt qu'à l'informateur, avoir affaire à l'informateur de l'informateur...	54
Informers Londres des livraisons de ciment au long de la côte atlantique	55
Une variété d'entorses aux bonnes règles de sécurité	56
Le « colonel Ronchon » ne veut pas de moi, ni moi de lui	59
Mes quelques agents de l'époque	60
Deux effets du défaut de discipline	62
Tom (VN/6), la tête du Service, qu'on voyait	63
Prémises de l'arrestation de Tom	65
Je n'étais au Service Luc qu'à mi-temps	66
Que faire du FM de la petite Lili ?	68
III Courrier en France	71
Jean Van Schuerbeek, alias Joseph	71
Une proposition de Joseph	73
Pépin récupère de quoi faire de faux papiers	74
Premier voyage clandestin, en zone française occupée	75
Au Lion d'Or	80
Les gens de Marc-France, vus à Paris	81
Retour en train, mêlés aux <i>smokkeleirs</i>	83
Deuxième mission en France : la poisse s'en mêle	84
Première gaffe de « mon curé » – il me lâche	87
Deuxième gaffe de « mon curé » – on nous arrête	88
D'abord, s'évader	90
Récupérer le courrier et « mon Juif »	91
J'ai eu peur, mais tout s'est bien passé	93
Comment je suis devenu Rodolphe	95
Des leçons ont été heureusement tirées de mes mésaventures	96
La grande « casse » d'octobre 1942	97

IV Agent de liaison	99
Récupération-modèle du secteur VN/44 à Bruges	101
Difficile récupération du secteur VN/RM à Gand	102
Les rires et les confidences de Jacques Colpacci	105
Professionnalisme contre bénévolat	107
À Louvain, je récupère le secteur VN/L5, avec l'appui involontaire du clergé	110
À Charleroi, par relations, je récupère une partie des agents VN/RK	112
Ailleurs en Hainaut, j'ai parfois moi-même coupé les ponts	114
Autres récupérations d'agents de secteurs divers	116
Celui qui m'a moralement soutenu et qui, lui-même, ne résistait pas	117
Étudiant, un peu farceur, à l'Université de Louvain...	118
Ma vraie vie, celle qui me passionnait, était autre	122
Mercure, Éliane, Hélène, Cousine, Ma Tante, César, Henriette : mes contacts à Bruxelles	124
Un certain René entrevoit ma tête, et j'entrevois la sienne	128
Le ver entre dans le fruit	131
Et Simplet, dans tout cela ?	132
Les colères de Joseph	132
L'allusion de Joseph à un bureau central, proche du marché matinal	135
V Dans l'équipe dirigeante	137
À temps pour sauver César, trop tard hélas pour sauver Éliane	137
Une peur pour rien, le soir, à l'approche de chez Ma Tante du Gerموir	139
La vie continue ailleurs : je vais à Bruges, puis à Gand	140
À la recherche du mystérieux bureau central	141
Une rencontre au sommet...	143
René me fait découvrir une chose : qu'on a besoin de moi	146
On réorganise la confection du courrier	148
Chevilles ouvrières de cette œuvre : Louis, assisté de sa femme, Elzeke	150

Le boulot du dimanche	154
Adieu aux études : 100 % de mon temps sont désormais consacrés au Service	156
Comment se fait-il qu'on ne m'ait pas pris à Gand, ce jour-là ?	157
L'explication de Mme Colpacci	161
D'autres dimanches, chez Pierre du 48	162
Et un seul dimanche, chez Marie-Louise	164
Ma solitude affective et son remède, Jean-Pierre	165
Spectaculaire opération de la <i>Funkabwehr</i> à Louvain	167
Stassin, chez Henri, s'occupe désormais de croquis topographiques	170
Secteurs nouveaux ou rénovés : à Anvers, Louvain, Mons-Soignies, Eekloo...	171
En ce temps-là, il y a eu aussi des aventures drôles	175
Mea culpa, j'aurais pu éviter la déportation du père de Joseph	178
VI Rester sage, ou rester Rodolphe	181
En conflit grave avec mes parents, je cède	181
Cinq vies sont à sauver – je lâche tout, je fonce...	184
Chez l'aumônier de la prison	187
Enquête à Hechtel	189
Tout à fait seul dans l'immense bruyère, pas tout à fait seul dans le <i>Gemeentebos</i> ...	192
Conseil de guerre insolite, avec Marcel Demonceau et ses gardes du corps	194
Tous fusillés, quand même. Ailleurs !	197
Essai de retour à la sagesse : présenter les examens	198
Les conséquences	201
Le motif d'une réconciliation définitive avec mes parents	202
Je déménage et je reprends du service, plus calmement	203
La fois où Louis s'est fâché sur moi	205
Un mois d'août où la guerre, la nôtre, se rappelle à nous	208
Découvert, à cause d'une erreur commise par bon cœur...	210
Ma nuit du 29 au 30 août 1943 : l'examen de ce que j'avais à faire	211

Je demande à mon père de m'aider et, sans poser aucune question, il s'exécute	213
Les braves gens ne sont pas toujours des gens braves, même si jadis ils l'ont été	214
VII Tu ne tueras point	219
À la rencontre du traître : le grand jeu...	219
L'abattre tout de suite ? L'interroger d'abord ?	222
Guets-apens croisés, aux abords du cimetière d'Ixelles	225
Enlèvement réussi, grâce à un conducteur de tram pressé	228
Dieu l'a voulu : j'essaie une clé, la porte s'ouvre...	230
Il y a eu bagarre, mort d'homme et une suite peu ragoûtante	231
À la rue, en quête d'un havre	235
Derniers devoirs, à la nuit tombée	236
Ah ! Aller me battre en uniforme !	239
Dans l'attente d'un départ pour Londres, via Paris	241
À Etterbeek, le miracle qui n'a pas eu lieu	242
Le temps des adieux	243
VIII Le chemin de Londres	247
Paris, en badaud	248
Blaise prend un coup, la TSF de l'oncle également...	248
À Paris, mais plus en badaud : confiné dans l'appartement de mon oncle	251
Je découvre une résistance bon chic bon genre	254
Un départ mouvementé vers le Midi, gare d'Austerlitz	257
Les agréments d'un voyage en 1 ^{re} classe et de l'étape de Toulouse	259
De Toulouse à un faubourg de Perpignan : un convoyeur qui gardait ses distances	260
À pied cette fois, guidés (mais vers où ?) par un bandit silencieux	262
Un jour et une nuit, plantés dans la nature	265
Cap au Nord	267
De Paris, prudent retour au pays, sans papiers...	268
Mes parents s'en tirent ; à moi, on dit de me tirer...	270

IX En cavale, à Courtrai et ailleurs	273
Comment éviter d'être pris à transporter 10 kilos de rapports d'agents secrets	275
Que dire, devant le peloton d'exécution ?	279
Je m'installe au Kasteeltje de Beveren-Leie	280
Vélo, faux papiers : de quoi circuler en province	283
Mercurius m'apprend à être circonspect dans les trams de Bruxelles	284
En semaine, reconnaissances et recrutements en Flandre-Occidentale	286
À la Saint-Nicolas : l'amitié de mes compagnons de lutte et l'ignominie d'un « neutre »	287
Toujours à Bruxelles : le sauvetage mouvementé de Loulou Kanz	289
Les autres sauvetages, du même jour	294
Marcel Demonceau parle sous la torture, à nous de tenter de sauver des inconnus	297
En semaine, le repos du guerrier à Beveren-Leie	300
Courtrai bombardée fin mars – je me mêle aux sauveteurs	302
Avril, le mois des « asperges de Rommel », voit triompher la mentalité « pro-poche »	307
Il se marque une dégradation de l'esprit public	311
Rampes de lancement et autres menaces de dangers inconnus	312
En perspective : une réorganisation totale de la transmission de nos renseignements	313
X Quatre mois d'errances avec un pianiste	317
L'impraticable MPU	318
René m'assigne de nouvelles missions	320
Les chefs des secteurs que j'allais contacter régulièrement dans la région	322
VN/AT pourvoit au logement du pianiste et au stockage provisoire de son matériel	327
J'assiste avec inquiétude à une première foucade de Willy	329
Willy, une fois calmé, me fait faire connaissance avec son matériel	331

Les précieux « cristaux »	333
Les appareils émetteurs-récepteurs de signaux morse et, en phonie, les « chevaliers »	334
Les codes de chiffrement, les armes et les accumulateurs	334
Les consignes de Willy quant au choix des endroits d'émission	335
Souvenirs de notre premier contact avec Londres : ma bosse et l'explosion de joie de Willy	339
Willy, surpris en train d'émettre!	340
Le guet, par contraste, superbement assuré à Renaix	344
L'orage qui nous a fait renoncer à émettre de Warcoing	347
Un transport mouvementé de notre batterie d'accumulateurs	350
Transports de « cristaux » : la routine, et la fois où j'ai dû faire le clown	351
Nos contretemps de Frasnès-lez-Buissenaal, le lendemain du débarquement	354
Les maux de la guerre s'intensifient	359
XI À l'Ouest, enfin du nouveau !	361
Seul à vélo, comment tuer le temps	362
Un endroit idéal pour installer le « Chevalier »	363
Les raffinements de notre installation de Montroeuil-au-Bois	365
Un emplacement de secours pour travailler en phonie	367
À Herseaux, travaillant en morse et sur secteur, nous avons été repérés	369
Les trains ne roulent plus, les communications avec la tête du Service restent assurées	372
Un drame : le secteur VN/Kha s'effondre ; je vais à Bruxelles pour faire rapport	374
Retour par chez mes cousins de Gand	376
Mon moral au retour : les hauts et les bas	378
Willy se livre, un peu	380
Les Alliés se rapprochent de nous	381
Libérés, pendant notre sommeil!	384
Dans Tournai libérée, je mesure que je ne suis plus aussi libre qu'auparavant	385

À la rencontre des Boches	387
Un moral au zénith m'a amené à cumuler les imprudences, au contact avec la <i>Wehrmacht</i>	390
Préparatifs d'une dernière émission, depuis la <i>Patersmote</i>	392
Écœurant spectacle de l'exercice d'une justice populaire	395
Pneus des carcasses de véhicules, essence rouge des Anglais : tout se trafique	396
À moto, de Renaix à Sinte-Maria-Lierde	398
Inquiétant auto-stoppeur, on m'arrête !	400
Épilogue	405
Dans Bruxelles libérée	406
Les ombres au tableau	407
Dernière visite à la tête du Service : finie la guerre secrète, à quand le combat ?	409
Mes dégoûts au contact des « naphthalines »	411
Où sont donc mes compagnons d'antan ?	413
À Cambrai, pour mettre fin à un faux espoir	415
Comment se faire recruter	415
Notes et commentaires	421
Index	437